

LES RENDEZ-VOUS D'OCTOBRE AUX QUATRE SAISONS

Jeudi 1^{er} octobre

Maputo Mozambique Cie Thomas Guérineau

Six jongleurs africains de Maputo, capitale du Mozambique, transcendent un plateau nu. Les sons des tambours disposés devant eux et le mouvement des balles roulées au sol, projetées en l'air, ou rebondissant sur les percussions traduisent au travers des corps qui s'en emparent des expériences brutes aux frontières de la musique, de la danse et du jonglage.

MUSIQUE - JONGLAGE

Mercredi 7 octobre

A due Violini Vivaldi

Giuliano Carmignola - Amandine Beyer & Gli Incogniti

Deux virtuoses, l'égérie du renouveau de la musique baroque qui n'a de cesse de revisiter le répertoire classique pour en extraire les richesses cachées, et le très talentueux violoniste et chef d'orchestre émérite, sont réunis autour du compositeur d'exception qu'était Antonio Vivaldi.

Concert donné au Grand-Théâtre de Bordeaux

MUSIQUE

jeudi 15 octobre

Un Poète à New-York Federico Garcia Lorca - Benat Achiary

La figure de proue du chant basque, à la voix électrisante, nous embarque dans les profondeurs de New-York en 1929 dévasté par la crise boursière et voué à la détestation du poète espagnol. Traversé par une crise affective, entre désolation personnelle et révolte existentielle, le blues du poète assassiné est transfiguré par les accents chaleureux du chant flamenco.

MUSIQUE



Parc de Mandavit 33170 Gradignan
Administration : T 05 56 89 03 23 – F 05 56 75 52 95 / Billetterie : T 05 56 89 98 23 – F 05 56 75 52 95
www.facebook.com/Theatre.des.Quatre.Saisons
www.t4saisons.com



| 2015 | 2016 |

Le Misanthrope ou l'Atrabilaire amoureux

Molière - Cie Kobal't

THÉÂTRE

X

Mise en scène : Thibault Perrenoud

Assistant à la mise en scène : Guillaume Motte

Dramaturgie : Alice Zeniter

Scénographie : Jean Perrenoud

Lumière : Xavier Duthu

Administration : Dorothee Cabrol

Avec : Marc Arnaud (Alceste), Mathieu Boisliveau (Philinte), Chloé Chevalier (Arsinoé), Caroline Gonin (Eliante), Eric Jakobiak (Oronte), Guillaume Motte (Clitandre et Dubois), Aurore Paris (Célimène).

Production : Kobal't

Avec le soutien de l'Adami, le Théâtre de Vanves, le CenQuatre et du Pot au noir

Durée : 1h55



© Alice Colomer

« Comme jaloux, je souffre quatre fois : parce que je suis jaloux, parce que je me reproche de l'être, parce que je crains que ma jalousie ne blesse l'autre, parce que je me laisse assujettir à une banalité : je souffre d'être exclu, d'être agressif, d'être fou et d'être commun. »

Roland Barthes (1977)

Ainsi va-t-il d'Alceste, amoureux fou de Célimène l'égérie des gens de Cour qu'il honnit. En choisissant de mettre en exergue cet extrait des *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes, la Compagnie Kobal't inscrit résolument cette pièce, écrite par Molière en 1666, dans le champ des préoccupations hors-temps. L'amour, le désir qu'on peut en avoir, les représentations qu'il suscite et les troubles qu'il crée, étant la source sempiternelle de tous les "mal-entendus".

Alceste est désespérément seul, emmuré dans des principes psychorigides qui lui tiennent lieu d'armure. C'est un homme "au bord de la crise de nerfs" : il fulmine (en alexandrins) contre l'hypocrisie et les frivolités des gens qui "font Cour" et qui s'abîment en flatteries obséquieuses pour obtenir faveurs, avantages. Dans le même temps, il porte en lui une blessure : il est fou amoureux de la belle et médisante Célimène, égérie capricieuse de tous ceux qu'il vomit.

Cette contradiction structurelle (du moins apparente...) qui se traduit par l'opposition entre ses vœux de vérité, coûte que coûte, et la jalousie passionnelle qui le ronge, l'amène à se montrer en porte à faux avec lui-même. En effet, lui l'incorruptible, ne va-t-il pas être amené (acte IV) à supplier Célimène qu'elle lui mente pour qu'il puisse penser qu'elle l'aime (« Efforcez-vous de paraître

fidèle / Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle. ») ? Comment peut-on réclamer ainsi l'hypocrisie pour ses intérêts personnels alors qu'on la combat par ailleurs de toutes ses forces? Il y a là quelque chose de suspect que le metteur en scène va s'efforcer de mettre à jour en démasquant, sous les traits du *Misanthrope*, l'*Atrabilaire amoureux* qui s'y dissimule.

Là est la complexité du vivant, la richesse qui sauve en lui son humanité. La contradiction, fût-elle "scandaleuse", est nécessaire à la vie : c'est de cette tension que naît le mouvement qui porte Alceste. Mais lorsque sa jalousie n'aura plus d'objet où se fixer, pourra-t-il survivre au vide abyssal qui s'ouvre alors devant lui ? Sa misanthropie n'était-elle là que pour masquer une honte impossible à assumer ?

La Cie Kobal't en transposant dans une ambiance festive d'aujourd'hui ce magnifique « atrabilaire amoureux » - homme à l'humeur noire mais au cœur tendre - transforme les spectateurs-invités dans le salon de Célimène en témoins actifs de cette tragi-comédie humaine où un homme va devoir faire face à lui-même autant qu'aux autres. Du misanthrope ou de l'amoureux fou, qui prendra le pas sur l'autre ? Qui apprendra à l'autre - sans tomber dans la ligne de faille - où se situe la ligne de partage entre les radicalités affichées ostensiblement et le désir

cette scène de portraits s'adressait à des gens qui dans la salle se reconnaissaient ou qui connaissaient ces gens-là. Aujourd'hui quand on reprend cette scène écrite par Molière, on a l'impression de parler des gens dont Molière parlait, mais non des gens qui sont dans la salle !

Et de plus je ne voulais pas parler d'un monde qui ne me concernait pas. Par exemple je ne voulais pas transcrire cette scène de la Cour et de ses prétendants aux amis de Hollande ou à ceux de Sarkozy. Je ne voulais surtout pas être en jugement mais que l'on puisse se reconnaître dans ces rapports-là. En effet, on les connaît tous ces rapports de mondanité, chacun a sa Cour. Moi la mienne Cour, c'est celle du théâtre, les rapports d'acteur à metteur en scène, les rapports avec les agents, avec les journalistes, avec les directeurs de théâtre, avec les programmeurs. Donc, nous avons voulu parler de notre vraie Cour à nous en abandonnant à ce moment précis les alexandrins et en adoptant la langue qu'est la nôtre.

Fait du hasard, notre dramaturge, Alice Zeniter, a traduit une pièce d'un auteur anglais Martin Crimp qui place le *Misanthrope* dans le milieu du cinéma et du théâtre d'aujourd'hui : Alceste est un auteur, Célimène est une actrice, les marquis sont des agents, Oronte est un critique de théâtre, etc. Or ce qui est drôle, c'est que notre fiction secrète rejoignait celle-ci !

A cette scène des portraits réécrite en langage actuel, il faut ajouter d'autres petits moments où quelques interventions - très légères - du langage contemporain débordent de l'alexandrin (qu'on s'est par ailleurs très minutieusement approprié en respectant scrupuleusement les règles de diction, diérèse et autres caractéristiques qui lui sont propres). En effet ce qui m'intéresse, au-delà des qualités de l'alexandrin, ce sont les rapports, les situations qui rendent sublime le théâtre de Molière. Et pour cela, pour respecter l'esprit même de son théâtre, il fallait pouvoir à certains moments s'affranchir de l'alexandrin.

C'est notre façon à nous de renouer avec l'esprit qui animait le théâtre de tréteaux cher à Molière. Ainsi les lazzis rajoutés nous font-ils brièvement sortir du cadre du texte tout en étant en parfait accord avec les improvisations de L'illustre Théâtre, une manière de renouer avec l'extraordinaire liberté qui le caractérisait et d'entretenir cette proximité avec le public. J'avais envie aussi de confronter cette langue exquise du XVII^{ème} avec notre langue médiocre d'aujourd'hui - celle du quotidien, exempte de toute poésie - comme pour, par contraste, souligner à quel point l'alexandrin est magnifique ; la confrontation entre ces deux langues aboutit à une mise en relief de sa beauté incomparable.

Y.K. Arrivons à la dernière scène qui nous donne à voir un Alceste dans le plus grand dénuement, au propre comme au figuré. Dépouillée désormais des oripeaux du fantasme de l'amour fou - Célimène perdue à jamais - sa misanthropie, en perdant ce qui secrètement la fondait, au lieu de s'éteindre flambe : il va se retirer du monde... Pourquoi insister autant sur le naufrage pathétique de cet homme démasqué ? N'y a-t-il pas là une cruauté de mise en scène à surligner "l'échouage" qui va le conduire sur des rives désertiques ?

Thibault Perrenoud : J'aime assez quand on devient cruel, au théâtre !... On est au cinquième acte, à ce moment-là Alceste n'est plus dans la revendication de quoi que ce soit : il sait au fond de lui qu'il a perdu à jamais l'amour de Célimène. Aussi fait-il vœu d'indifférence. Il a compris plus ou moins consciemment que son combat est vain et il passe à un autre niveau de défense. Il ne veut plus être en prise avec ces nœuds-là qui l'ont fait atrocement souffrir. Le vœu de désert, c'est le vœu d'indifférence aux choses, un peu l'équivalent de partir loin, ou encore de se suicider. Il veut se détacher. On dit que, lorsqu'un homme a pris la décision de se suicider, au moment où la décision est prise, il y a un soulagement, enfin apparaît une solution pour échapper à ce qui fait atrocement mal.

De manière non consciente Alceste "réalise" face à Philinte, son ami, une mise en scène de son malheur comme s'il se regardait aller si mal, ne plus pouvoir être là. Alors dans une sorte de provocation il va se mettre nu, il se dépouille de tout, il est passé ailleurs, un peu dans la position de Saint François d'Assise en son temps. J'avais aussi l'image de Théorème de Pasolini où le père à la fin part dans ce désert volcanique et se déshabille dans cette gare en abandonnant tout. C'est comme si Alceste allait au bout de son discours de misanthropie (sachant que cela ne recouvre pas une honnêteté foncière puisque sa misanthropie n'était que l'écran de son désir amoureux déçu), pour lui il n'y a plus de société, il n'y a plus rien.

En fait, l'être jaloux, la personne qui est en souffrance, ne souhaite qu'une seule chose : parvenir à être indifférent à son objet de désir pour arriver à se détacher de ces nœuds-là. C'est comme si pendant l'acte V - la séparation avec Célimène - Alceste arrivait à incarner cet être indifférent et du coup cela ne lui fait plus mal : il a enfin trouvé une solution pour échapper à ce qui le torture, ne plus « être commun » (Roland Barthes), ne plus être déchiré par la jalousie.

Y.K. Oui... Ce qui compte le plus dans votre lecture de L'atrabilaire amoureux, c'est l'adjectif plus que le nom commun...L'atrabilaire n'étant que la face visible de l'iceberg alors que ce qui définit Alceste c'est son rapport jaloux à l'amour...

Thibault Perrenoud : Exactement...C'est parce qu'il est atrabilaire amoureux - et plus encore amoureux qu'atrabilaire ! - qu'Alceste est misanthrope...

Y.K. C'est d'ailleurs ce qui donne à cette pièce toute sa modernité en parlant à chacun de ce qui l'agite, le désir amoureux...

Thibault Perrenoud : D'ailleurs quand on me pose la question « Mais pourquoi *Le Misanthrope* aujourd'hui ? », je réponds que je ne monte pas cette pièce parce qu'elle parle d'aujourd'hui, mais parce qu'elle parle de toujours, en dehors de toute époque. Elle est intemporelle, comme le désir amoureux et son avatar, la jalousie.

Y.K. Excellente chute qui nous renvoie au début de notre entretien... Merci !

Y.K *...un peu comme en analyse, lorsque l'analysant affirme avec trop de force une chose, on peut l'entendre comme un déni de ce qu'il avance ?*

Thibault Perrenoud : C'est ça, exactement... Souvent on se demande : comment se fait-il que cet homme qui veut être si intègre soit avec une coquette comme Célimène ? Je balaie d'abord toute cette question des "caractères" (Alceste est un misanthrope, Célimène une coquette, Arsinoé une prude, etc.) et ensuite je dis que c'est justement parce que Célimène est ce qu'elle est, que lui devient ce qu'il est. Il n'y a là aucune contradiction mais au contraire rapport de causalité. C'est en effet une situation particulière à un moment précis de sa vie qui l'amène à tenir ce genre de discours. En fait, ce qu'il dit est produit par sa situation de jalousie. C'est un homme qui est en grande souffrance, dans un moment de jalousie intense qui le submerge, et pour pallier cette faiblesse-là, il éprouve le besoin de généraliser à l'ensemble de l'humanité le rejet dont il souffre lié à cette relation amoureuse douloureuse. Une manière pour lui d'échapper à la cruauté d'une situation singulière en la généralisant à sa relation à l'ensemble des hommes.

Y.K *...une sorte de transfert, comme s'il essayait de trouver un antidote à sa souffrance amoureuse en transférant sur l'humanité entière les affres cristallisées jusqu'ici sur l'objet de désir qui lui échappe ?*

Thibault Perrenoud : Tout à fait...Pour ne pas avouer à Célimène qu'elle est la cause de tous ses tourments (on se sent honteux quand on est jaloux, cf. l'un des *Fragments du discours amoureux* de Roland Barthes « Comme jaloux, je souffre quatre fois : parce que je suis jaloux, parce que je me reproche de l'être, parce que je crains que ma jalousie ne blesse l'autre, parce que je me laisse assujettir à une banalité : je souffre d'être exclu, d'être agressif, d'être fou et d'être commun. »), il se sert de la misanthropie et évite ainsi l'aveu impossible : il est tout simplement affreusement jaloux ! Antoine Vitez résumait fort bien le personnage en disant d'Alceste : « C'est un homme qui parle, qui parle, qui parle, alors qu'il n'aurait qu'une chose à dire : J'aime et je souffre... ». S'il gesticule autant c'est qu'il va mal, il se voit minable d'être jaloux et son discours misanthrope a pour fonction de pallier sa faiblesse en le dégageant un temps de ce qui le torture intérieurement.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je fais démarrer la pièce par un acte de jalousie dirigée vers Clitandre [marquis prétendant de Célimène]. On assiste en direct à une forte altercation entre eux, où Alceste, n'arrivant pas à contenir sa jalousie, est réduit à commettre un acte mesquin : il bouscule son rival parce qu'il n'admet aucunement qu'il parle à la femme qu'il aime ! Tout son discours dans cette première scène naît de la jalousie qui le ronge. En effet il se rend alors parfaitement compte que les autres le voient comme très faible et du coup il en a honte et a besoin de se justifier devant Célimène en prenant à partie l'humanité entière. Mais en fin de compte personne n'est dupe, la souffrance d'Alceste est "visiblement" amoureuse...

Y.K. *Venons-en maintenant au dispositif scénographique... En immergeant le public dans la pièce, vous rendez perméable l'espace du jeu et celui de la réalité. Au-delà du*

caractère plaisant de cette "mise en scène" de spectateurs "projetés" au cœur du conflit, que visez-vous au travers de ce choix ?

Thibault Perrenoud : J'avais besoin que les gens se sentent concernés. Je voulais aussi travailler avec les acteurs de manière cinématographique, comme s'ils étaient devant une caméra, avec la même implication dans le jeu. Je voulais des corps du quotidien auxquels on croyait même si c'est des alexandrins. En tant qu'acteur j'ai fait l'expérience des alexandrins délivrés, notamment avec Brigitte Jaques-Wajeman, dans les dispositifs du quadri frontal, du bi frontal ou du frontal, et je trouve que très vite alors on adopte un corps théâtral, des postures, ce que je voulais éviter ici.

J'avais envie de faire tomber le plus de frontières possibles : plus de costumes, plus d'effets, tout vient de l'intérieur. La seule frontière à conserver, c'est l'alexandrin ; c'est lui seul qui fait qu'il y a "théâtre". Ainsi, on est projeté au centre des situations.

La place du public a évolué au fur et à mesure de la création. Trois étapes : d'abord on a joué en 2012, ensuite à La Bastille, et là la pièce part en tournée. Au départ, on invitait le public à rester levé ; mon fantasme était de mettre le public au cœur de la fête, et on ne s'asseyait qu'au deuxième acte. Mais c'était compliqué pour des raisons de sécurité... Je voulais une sorte d'happening en souhaitant plonger les spectateurs dans l'action. Et puis, au fur et à mesure des répétitions, je me suis rendu à l'évidence que c'est finalement une pièce qui se joue très souvent à deux. Donc cela a fait évoluer la place que j'assignais au public : sur le plateau se déroule une sorte de queue de comète de ce que les gens vivent, ça pourrait aussi leur arriver à eux. Ainsi lors de la toute première scène, l'altercation entre Alceste et Clitandre, l'émotion ressentie par le public est similaire à celle ressentie par les protagonistes de la pièce qui assistent à cette bagarre. J'avais besoin que cette sensation soit commune pour démarrer et se poursuive tout au long de la représentation. D'où le choix de ce dispositif.

Y.K. *Autre singularité de votre proposition : la langue de Molière, aux alexandrins parfaitement scandés, devient très vite "naturelle" dans la bouche des personnages en jeans. Alors pourquoi lui avoir substitué à certains moments la langue décomplexée d'aujourd'hui ? Simple rupture de ton pour relancer l'attention du public ou nécessité dramaturgique qui s'est imposée à vous ?*

Thibault Perrenoud : Je ne vous surprendrai pas trop en disant qu'il s'agit de la deuxième proposition...

Y.K. *Je m'en doutais un peu...*

Thibault Perrenoud : En fait, cela s'est imposé à nous lors des répétitions. En accord avec les acteurs, la dramaturge etc. j'ai voulu placer cette fiction non pas dans la Cour de Louis XIV mais dans le monde des acteurs.

On le découvre ce choix dans la fameuse scène des portraits qu'on a complètement réécrite. Molière l'a présentée cette scène, comme une scène de société de son époque. Nous ce qui nous intéresse dans sa pièce c'est la langue, son sublime alexandrin, qui porte très haut l'amour ; et sur ce point on n'a rien changé. En revanche,

impérieux d'être aimé quel que soit le prix à payer ?

Que la fête commence...

Intentions de Thibault Perrenoud, metteur en scène de ce Misanthrope

« Laissez-moi, je vous prie » ordonne Alceste à Philinte, son ami, en ouverture de la pièce.

Le public entre dans *le Misanthrope* au moment de la crise. Il jette sa première réplique à ses pieds, comme une torche, allumant une ligne de feu qui le sépare des autres hommes et qui, amour dévorant, le consume. Tous essaieront vainement d'éteindre l'incendie mais Alceste fait souffler le vent de l'irrémediable. Dès lors s'instaure un impossible débat entre les différents protagonistes.

Alceste s'entête. Il s'égare. Méprisant le commerce des civilités et tout le cortège des conventions non écrites, il réclame à Célimène – celle, précisément, qui ne goûte que ce monde – de rompre et de se donner à lui seul afin de mériter de s'élever jusqu'à le rejoindre dans l'atmosphère purifiée de l'amour absolu. Il la veut, dans l'aveuglement de sa jalousie ou de son amour-propre, vouée au service et à la reconnaissance de cette "valeur", abjurant par là l'amour tout court. Alceste n'est pas le Misanthrope philosophe qu'a vu Rousseau. Son discours contre la mondanité du monde est le produit de la faille amoureuse. C'est un cri de douleur qui se transforme en troupions pour masquer l'envie de crier « Aime-moi ! ». Ce qu'il dit de l'humanité n'est pas un discours que Philinte a déjà trop entendu, c'est une éruption.

Qu'il souffre obscurément ou clairement de son état, selon les circonstances, il ne doute pas que toute lutte est vaine désormais. Pratiquant la politique de la terre brûlée, Alceste, du désert que déjà il s'apprête à rejoindre, assiste au spectacle du monde, et le commente et le condamne, tout à la rage de la perte de son libre-arbitre. En observant ces joutes oratoires, nous rendons l'atmosphère de plus en plus étouffante, en renvoyant à Alceste le reflet de sa solitude.

S'il n'y avait cette souffrance d'un homme incapable de dire « Je t'aime » à une femme et qui par dépit l'associe à un monde d'hommes qu'il est ainsi condamné à haïr, nous le trouverions ridicule. Car qui donc en ce monde a les moyens de s'offrir un moment de misanthropie ? Au nom de quel idéal peut-on dire : « Laissez-moi je vous prie » ?

Dans cette société adepte de l'entre-soi, dans ce vase clos où les relations déterminent la valeur de chacun, la crise d'Alceste sera sans lendemain, et nul ne baissera la garde devant ses assauts. Car cette cour se doit de protéger ses membres pour ne pas s'effondrer comme une simple bulle de savon. En cela elle n'est pas simplement la cour de Louis XIV, sorte de témoignage historique dont nous ne saurions que faire. Elle est une microsociété élitiste comme il en existe tant. Sans fondations réelles, elle ne donne aux gens que le pouvoir que les autres veulent bien les laisser prendre sur eux. Elle est entièrement une convention. Passé l'orage, la cour de Célimène retentira à

nouveau, tôt ou tard, de ses habituels caquêtements.

Seule peut-être Eliante rendra grâce de la sincérité et de l'absence de concessions faites par Alceste à la médiocrité étalée et complaisante. Elle devine sa honte, voit son obscénité et comprend l'ambition infinie de désir d'être aimé. Figure de l'amitié lumineuse et de l'amour simple, Eliante est ce qui ne peut être détruit. Ni par la mesquinerie de la société, ni par la colère du misanthrope.

La fête

Petit monde où l'on se montre pour s'assurer d'exister, le lieu du *Misanthrope* est pour nous le lieu de la fête communautaire. La nôtre. Celui du théâtre.

Dans ce cadre, traiter l'être mondain, la pensée mondaine, plutôt que la caricature d'un soi-disant paraître mondain qui nous protège et fait mine de ne pas nous concerner. Nous voulons être concernés. Que faisons-nous pour que l'on nous aime ? Que racontons-nous pour divertir les autres ? La scène des portraits et son humour cruel ne sont pas des disciplines réservées à Célimène ou aux petits marquis. Nous en connaissons tous certaines versions, qu'elles se passent lors des repas de famille ou des pots de première de spectacle.

La pièce commence en même temps qu'une fête chez Célimène, une soirée qui devrait se passer dans les rires et la danse. Et elle se termine au petit jour alors qu'épuisés et blafards, rendus incohérents par la fatigue, les invités cherchent encore le courage de dénouer des situations ou d'avoir une dernière minute d'amusement. Entre temps, on a bu les bouteilles et sali les tables. Le maquillage a coulé lui aussi. La police est passée. Et les indésirables se sont invités eux aussi alors qu'on avait pris soin de ne rien leur dire. Il y a quelque chose de profondément raté dans *Le Misanthrope*.

La place du public

La particularité du travail tient à la place réservée au public. Intégré dans la dramaturgie, chaque spectateur est considéré, non pas comme un spectateur, mais comme un partenaire plongé au cœur même du conflit et des questions soulevées. Dans cette fête qu'organise Célimène, nous sommes tous des invités, louvoyant entre notre position de voyeur et notre envie d'agir. Pris à parti par Alceste, les spectateurs demeurent les confidents de Philinte et d'Eliante, les complices de Célimène, les juges jugés à leur tour : ils sont des "joueurs en puissance".

Entre réel et fiction, tout au long de cet évènement, ils sont les témoins obsédants de la souffrance d'un homme. Ce dispositif questionne la possibilité de l'intimité – et de son respect – dans des conditions de promiscuité. Quelles sont les distances que nous observons dans nos contacts avec autrui ? Si je suis suffisamment prêt pour entendre une conversation, est-ce que cela veut dire que j'ai le droit de l'écouter ? Et celui qui vit sa crise dans un espace partagé avec d'autres ne s'offre-t-il pas délibérément en spectacle et a-t-il encore le droit de refuser que chacun lui apporte un avis ?

Nous instaurons donc un jeu avec le public au-delà de l'histoire mais toujours rattaché à celle-ci. Il ne vient pas simplement pour consommer, pour se délecter mais pour participer. Il est outragé, placé dans des situations qui peuvent être troublantes, gênantes, embarrassantes, inacceptables mais toujours prises à contre-pied par l'humour. Sa condition traditionnelle de spectateur rangé lui est ôtée. Responsable, il collabore entièrement et devient absolument nécessaire à toutes les étapes du devenir théâtral. Sans lui, la fiction ne peut se dérouler, l'espace se dessiner.

Toujours en contact, il peut se renseigner à tout moment sur l'état affectif de « tous ces bavards invétérés, ces bruyants causeurs, qui rendent la promiscuité admissible jusque dans le coude à coude et la rencontre des haleines. Dès que la conversation implique réserve et réflexion, le besoin se fait sentir d'une distance qui puisse neutraliser toute cette chaleur et cette moiteur animale ». (Edward T. Hall)

Une scénographie éclatée

Tout ce que l'homme est et fait, est lié à l'expérience de l'espace.

Le dispositif évolue. Un seul espace matriciel contient tous les espaces : la propriété privée de Célimène (Fiction). Elle n'est autre que la propriété publique de nous tous, le territoire d'un groupe : le plateau du théâtre (Réel). Nous ne sommes pas dans un quadri-frontal ou un bi-frontal habituel, nous sommes dans un espace anarchique qui offre la possibilité aux acteurs d'être dans des corps du quotidien, détendus et libres. Eviter le corps "théâtral".

Les spectateurs peuvent les sentir dans leur dos, à côté d'eux, au milieu d'un de leurs groupes : aucun d'eux ne voit, ne vit, n'éprouve la même soirée. Faire en sorte que ce Misanthrope devienne un évènement perçu différemment selon notre place géographique.

Quel que soit le lieu, il lui est rendu hommage par la volonté de l'investir et de le transfigurer. Un lieu de fête. Un lieu de convergence et un point de départ vers le monde, le désert ouvert aux quatre vents, qui fait vœu d'indifférence, "qui s'ouvre à la tendre indifférence du monde".

Une collaboration forte

J'ai voulu dès le début associer Alice Zeniter dans tout le processus de création, que son rôle dramaturgique soit important. Elle a pris part à toutes les répétitions et pouvait intervenir à tous les niveaux. Je tiens aussi à dire que la collaboration s'est élargie à Guillaume Motte, un des comédiens, qui m'a été un précieux assistant, très présent tout au long de la création.

Je voulais de tout de façon que tous soient très impliqués, que chaque choix soit éprouvé de manière collégiale puis assumé pleinement. On est au sens large tous « acteurs » du projet et à ma place j'essaie de mener et faire converger les idées et les énergies.

La Cie Kobal't par elle-même

Kobal't est une structure créée par trois artistes : Mathieu Boisliveau, Thibault Perrenoud et Guillaume Motte : trois acteurs, deux metteurs en scène, un collaborateur artistique.

La rencontre s'est faite il y a maintenant dix ans lors de notre formation au Conservatoire d'Art Dramatique d'Avignon sous la direction de Pascal Papini, Eric Jakobiak et Antoine Selva.

Nous ne nous sommes jamais perdus de vue, cependant chacun de nous a mené son parcours individuel : Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Travail sous la direction de divers metteurs en scène tels que : Brigitte Jaques-Wajeman, Jean-François Sivadier, Roméo Castellucci, Bernard Sobel, Daniel Mesguich, Jacques Lassalle, Jean-Francois Matignon, Nicolas Ramond...

Fondation d'un collectif. Artistes associés d'un lieu. Nous ressentons aujourd'hui la nécessité de nous réunir afin de développer une pensée commune. Nous avons travaillé ensemble de nombreuses fois et au fil de nos propositions, notre désir s'est aiguisé, précisé. La visée de notre travail est de faire œuvre en servant des œuvres : un théâtre d'art, ou textes-acteurs-spectateurs sont incontournables. Nous voulons mettre en valeur les auteurs – classiques ou contemporains – en défendant toujours « une parole scandaleuse, insensée, dissensuelle, et surtout (employons là le mot sans aucune réserve) poétique de l'être avec le monde ».

Une humanité au centre de notre plateau. Avec un public convoqué, partenaire, inclus dans la représentation : partie prenante. Ensemble, acteurs et spectateurs nous goûtons, nous partageons la pensée d'un dramaturge. A quelle expérience nous convie-t-il ?

Kobal't s'en tient aux faits, au "corps du délit". Pas de réponse, pas de résolution, pas de morale, pas de message, pas de solution mais peut-être seulement un écho aux questions posées.

« Amener l'œuvre théâtrale à ce point de tension ou un seul pas sépare le drame de la vie, l'acteur du spectateur ».

Un théâtre des opérations.

Un théâtre radicalement citoyen contre la perte du sensible et du sens.

Un théâtre furieusement joyeux, cruellement drôle ».

L'équipe artistique du Misanthrope

Marc Arnaud, *Alceste*

Marc Arnaud se forme au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris et à la London Academy of Music and Dramatic Art. Il joue sous la direction, entre autres, de Brigitte Jaques-Wajeman, John Baxter et Jean- Christophe Blondel. En 2010, il écrit, compose et

interprète son premier album Moi je. Au cinéma, il a joué dans Télé gaucho, film de Michel Leclerc.

Mathieu Boisliveau, *Philinte*

Mathieu Boisliveau est diplômé du conservatoire d'Avignon en 2006. À sa sortie, il fonde avec plusieurs compagnons le collectif Les Ephémères Réunis. En tant que comédien, il travaille sous la direction de Jean-François Sivadier, Louis Castel, Roméo Castellucci, Pascal Papini, Jean-François Matignon. Il met en scène plusieurs spectacles ou lectures de Didier-Georges Gabily et Imaginez Maintenant – Matériaux, impromptu pour onze acteurs au théâtre national de Chaillot.

Eric Jakobiak, *Oronte*

Diplômé de l'E.N.S.A.T.T, Eric Jakobiak joue sous la direction de Brigitte Jaques-Wajeman, Nordine Lahlou, Jean-Louis Thamin, Stanislas Nordey, Georges Gagneré, Franck Laroze. Il a été l'assistant à la mise en scène de Jean-Pierre Vincent pour Le Drame de la vie (fragments) de Valère Novarina, et L'Echange de Paul Claudel au Théâtre Nanterre-Amandiers (2001). Il a été professeur d'art dramatique au CRR du Grand Avignon, puis au Conservatoire Francis Poulenc à Paris.

Aurore Paris, *Célimène*

Après sa sortie du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris en 2008, Aurore Paris joue sous la direction de Bernard Sobel, Maxime Kerzanet, Pauline Bureau, Mathieu Boisliveau et Brigitte Jaques-Wajeman. Au cinéma, elle joue sous la direction de Sophie De Daruvar et Yves Thomas, Katia Lewkowicz, et Pierre Stine avec lequel elle participe aux Talents Cannes de 2010. En 2012, elle réalise son premier court-métrage Ad Nauseam.

Caroline Gonin, *Éliante*

Après des études universitaires en Arts du spectacle, et une formation au conservatoire d'art dramatique d'Avignon, Caroline Gonin intègre le dispositif de formation et d'emploi du Compagnonnage Théâtre à Lyon. Depuis 2008, elle travaille sous la direction de Géraldine Bénichou, Mathieu Boisliveau, Alice Robert, Yves Charreton, la compagnie Les Transformateurs. Elle met en scène Molly Bloom d'après Ulysse de James Joyce au théâtre des Marronniers à Lyon.

Guillaume Motte, *Clitandre et Dubois*

Diplômé du conservatoire d'art dramatique d'Avignon en 2005, Guillaume Motte crée la pièce Si le vent le dit de Perrine Griselin, en Avignon en 2006. Il joue sous la direction de Pascal Papini, de Mathieu Boisliveau, de la compagnie Persona et de la compagnie Les Transformateurs. Parallèlement à son parcours d'acteur, il co-met en scène avec la Compagnie Kobal't Pour un oui ou pour un non de Nathalie Sarraute et Big Shoot de Koffi Kwahulé.

Chloé Chevalier, *Arsinoé*

Diplômée du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (2005-2008), Chloé Chevalier écrit et joue En attendant les beaux jours ou une tragédie du bonheur. Elle travaille sous la direction de Pascal Papini, Bernard Sobel, Jean-François Matignon, Mathieu

Boisliveau, Damien Houssier, Sara Llorca. Elle travaille à l'adaptation et à la création du monologue de Molly Bloom de James Joyce.

Thibault Perrenoud, metteur en scène

Diplômé du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (2004-2007), Thibault Perrenoud a travaillé sous la direction de Daniel Mesguich, Brigitte Jaques-Wajeman, Bernard Sobel, Jacques Lassalle, Benjamin Moreau, Sara Llorca, Mathieu Boisliveau... Parallèlement à son parcours d'acteur il crée Hommage à Tadeusz Kantor. Il est également titulaire du diplôme d'enseignement théâtral.

Alice Zeniter, dramaturge

Alice Zeniter a étudié la littérature et le théâtre à la Sorbonne nouvelle et à l'École Normale Supérieure. Elle prépare actuellement une thèse sur l'œuvre de Martin Crimp. Elle publie deux romans : Deux moins un égal zéro, destiné à un public adolescent et Jusque dans nos bras. En avril 2010, sa seconde pièce, Spécimens humains avec monstres, un des textes lauréats du CNT, est mis en scène en mars 2011 à la Fabrique MC11 par Urszula Mikos. Depuis 2007, elle travaille régulièrement comme collaboratrice artistique auprès de Brigitte Jaques-Wajeman.

Jean Perrenoud, scénographe

Il étudie l'architecture à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne. Son travail de diplôme pratique consiste à la conception du projet « fantôme » d'un sanatorium établi sur la base de son analyse de La Montagne magique de Thomas Mann. L'architecture de scène y est présentée non comme une solution mais comme l'écho de problèmes identifiés. En égyptologie, il travaille à une thèse relative à la pyramide de Khéops et établit sa propre théorie sur sa construction.

Entretien avec Thibault Perrenoud, metteur en scène, accordé le 18 septembre

***Y.K.** Thibault Perrenoud, comme Alceste nous y invite, je vais entrer sans ambages dans le vif du sujet : qu'avez-vous compris, vous homme de 2015, à cet atrabilaire amoureux du temps de Louis XIV ? Alceste n'est-il pas mort depuis plus de trois cents ans ? En quoi peut-il vous intéresser... et nous avec ?*

Thibault Perrenoud : Ce qui m'a intéressé de suite avec Alceste, en portant mon choix sur *Le Misanthrope*, c'est de questionner le personnage en oubliant son appartenance au XVII^{ème} : en quoi me parlait-il si profondément aujourd'hui ? Quand on répète à l'envi qu'Alceste c'est l'homme qui veut avoir la vérité, qu'il veut qu'on parle du fond du cœur (il le crie même à certains moments !) etc., j'ai voulu savoir ce que cela cachait une telle insistance... Qu'est-ce qui fait que cet homme ait tant besoin de marteler cela, avec une telle véhémence, à ce moment-là ? Pourquoi, dès son entrée en scène, lance-t-il « Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur / On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur » ? Il y a pour moi quelque chose de suspect qui se cache derrière ses paroles et c'est ça avant tout qui m'intéressait : j'ai voulu le démasquer...